

## **Demain sera-t-il différent de hier ?**

**(ou, « Mon vécu avec le coronavirus... »)**

Ce matin-là, en cette mi-mars, une brise légère ridait la surface argentée de l'étang. Les grands peupliers du côté Est frissonnaient et jetaient des ombres ondulantes sur l'eau. Encouragés par un franc soleil qui durait depuis quelques jours, les nombreux arbres des rives caillouteuses, sortant de la torpeur hivernale, osaient afficher leurs nouvelles parures. Cela sentait le printemps.

On était quelques uns à être présents ce matin du 12 mars, pour aider au déversement des truites de printemps dans l'étang.

Comme l'épidémie était déjà active, nous avons évité tout contact entre nous.

Un papa était aussi présent ce jour-là, accompagné de ses 2 enfants. Le spectacle des truites lâchées dans l'étang est toujours apprécié. C'est toujours un plaisir de les voir filer comme des flèches dans l'eau, innocentes, sans se douter de ce qui va les attendre 2 jours après, avec l'ouverture de la pêche...

Etait-ce ce jour-là que j'ai été contaminé, ou la veille, quand j'ai rencontré le président chez lui pour régler quelques factures et récupérer l'argent de la dernière vente des cartes de pêche ?

Qui était le contaminant, qui a été le contaminé ? On ne le saura jamais. D'ailleurs il vaut mieux...

Toujours est-il que le samedi 14 mars, nous étions une bonne trentaine autour du plan d'eau à traquer les truites. La pêche fut bonne...

Le dimanche 15 mars, après un bon repas, une belle ballade en forêt nous occupa. Il faisait chaud, et marcher à l'ombre apportait une fraîcheur appréciable.

Le lundi, je me réveille en grelottant ; j'ai mal à la tête, de la fièvre et des courbatures. Un refroidissement sûrement, dû au passage de la chaleur printanière aux sentiers ombragés de la veille...

Mais quand j'apprends fortuitement que le président, que j'avais rencontré le mercredi matin et le lendemain, présente les mêmes symptômes que moi, j'ai vite compris...

Pas d'effolement ; j'ai pris cela avec peu d'inquiétude, mais aussi avec de la résignation et un certain détachement. « On verra bien ! », me suis-je dit...

Ce n'est que dans la nuit du mardi 17 mars, premier jour du confinement alors que je n'arrivais pas à trouver le sommeil, que j'ai réellement réalisé ce que j'avais, et ce que je risquais...

Une angoisse sourde a émergé ; j'étais à l'écoute de mon corps, mais aussi de l'environnement extérieur. Pas un bruit, pas une voiture sur le faubourg, pas un aboiement de chien, comme si eux aussi avaient saisi le côté dramatique de la situation.

Seuls bruits de moteurs : le survol du quartier par quelques vas et viens d'hélicoptère, en route vers l'hôpital de Mulhouse, ou sur le retour.

J'écoutais, je dressais l'oreille... Où emmenait-on ces malades ? Vers quels lieux, vers quel autre ailleurs ? En pensant à ces malheureux, je sentais les larmes monter aux yeux.

Et si toi aussi un jour tu risques d'être dans leur cas ? Une terreur sourde me gagna alors et m'empêcha de trouver le sommeil.

Le lendemain, comme je savais par les médias ce qu'il fallait faire en cas de contamination, je me suis astreint à me reposer et à avaler quelques dolipranes. La fièvre, pas très forte, m'a accompagné tous les jours.

J'ai aussi pris contact, sûrement pour me rassurer, avec un petit cousin, médecin à la retraite ; « Reste chez toi, ne t'aventures pas chez le médecin, prend ton paracétamol et reste confiné chez toi ! » me répétait-il.

C'est ce que j'ai fait ; Mais de jours en jours, alors que la situation n'évoluait pas dans un sens ni dans l'autre, je me rendais compte que j'étais continuellement à l'écoute de mon corps. Il m'arrivait même, pour tester ma respiration et mon souffle, de descendre jusqu'à l'entrée de la résidence et de remonter les escaliers quatre à quatre...

Regarder les actualités avec les reportages sur les Urgences des hôpitaux débordés, devenait insupportable pour moi. Idem pour les évacuations des malades par ambulances ou par avions civils ou militaires. J'en pleurais ; j'ai beaucoup pleuré pendant ces jours...

Ecouter la radio ? Ils débitaient le même thème continuellement !

Le journal m'assommait aussi avec 5, 6 pages d'annonces nécrologiques... Quel drame !

Les journées étaient longues, toujours rythmées par les coups de téléphone attendus et échangés, les repas, la sieste et le recherche désespérée d'un programme intéressant à la télé ; Je passais aussi du temps devant l'ordinateur, à lire et relire les mail d'encouragement, et à déguster tous les

envois humoristiques, dont j'étais destinataire et aussi expéditeur. J'arrivais à rire de mes propres conneries...

D'ailleurs, pendant toutes ces semaines, je n'ai pas réussi à me concentrer et à rédiger des écrits sérieux. Le sérieux me renvoyait à ma maladie, alors que l'humoristique m'a permis de garder la tête hors de l'eau.

J'arrivais alors à me leurrer, et à me détourner de cette infection, qui représentait une épée de Damoclès au dessus de ma tête et qui pouvait s'abattre à tout moment.

Finalement pendant ces semaines, j'ai eu beaucoup d'occasions de rire ; c'est ce qui m'a aidé à accepter l'inacceptable...

Plus de bas que de hauts, pendant ces 2 premières semaines... Quand je sentais que j'allais mieux, déjà le lendemain la fièvre me rappelait le sérieux de cette affaire.

J'ai vraiment abordé le jour + 8 et les suivants avec la peur au ventre de « finir » (c'est le terme approprié) aux Urgences ; je n'allais pas plus mal que les autres jours, mais je savais par les spécialistes qui s'étaient dans les médias, que c'était un seuil critique : cela allait passer ou casser...

Et c'est vers le 11<sup>e</sup> jour, après une visite la veille chez mon médecin (d'où je suis revenu en toussant et avec une montée de fièvre le lendemain) que j'ai appris le matin même le décès de 2 personnes que je connaissais; C'est à partir de ce moment que j'ai cru que ce que je redoutais allait se produire. Fièvre + difficultés respiratoires, poitrine oppressée... Même au téléphone, mon frère m'a dit que je respirais différemment que les autres jours... Cela a alimenté mon angoisse.

Vers le soir, alors que la situation ne s'arrangeait pas, mais ne se détériorait non plus de manière significative, j'ai appelé le 15, après avoir vainement essayé de faire venir SOS Médecins.

En attendant l'arrivée du médecin du SAMU, j'ai préparé fébrilement mon sac pour un séjour à l'hôpital et rassemblé les papiers nécessaires.

Ce jeune médecin m'a ausculté longuement et « écouté » les poumons. « Je n'entends rien d'anormal ! Je pense que vous faites une crise d'angoisse, suite aux nouvelles de ce matin ... ! »

J'étais soulagé ; je me suis fendu d'excuses pour l'avoir fait déplacer pour rien, ou pas grand chose. Il m'a rassuré : « je préfère me déplacer pour rien, que de devoir envoyer quelqu'un aux Urgences ... ! »

J'étais soulagé, et déjà mieux portant...

J'ai rangé mon sac dans un coin (d'ailleurs, encore aujourd'hui il est prêt) et je me suis servi un bon whisky... Cette nuit-là, j'ai bien dormi !

Ouf ! Je l'avais échappé belle !

Pendant le confinement, les jours se suivent et se ressemblent : le lever, la toilette, faire le lit, prendre connaissance des nouveaux mails, coups de fil, préparer le repas (j'ai toujours aimé cuisiner), lire le journal, la sieste, la télé et plus tard la sortie d'1 heure dans le(s) quartier(s). Je commence à les connaître par cœur...

Un jour, prenant l'air sur le balcon, alors que je dégustais à plein nez le parfum du cerisier japonais en fleurs devant la résidence, j'ai vu passer dans le faubourg 3 corbillards. Quel choc ! Quel dur rappel à la réalité et à la fragilité de notre condition humaine et de notre existence.

D'ailleurs le confinement dans un appartement, c'est comme en prison : les 4 murs, les coups de fil ou mails ou SMS rappellent le parloir, et les ballades de l'après midi la promenade dans la cour de la prison.

On prend aussi conscience de la place usurpée qu'a pris l'argent ; on ne peut rien dépenser, si ce n'est que pour la bouffe... Les euros s'accumulent sur le compte, mais on ne peut rien acheter d'autre, les magasins et restaurants étant fermés. A quoi sert l'argent si on ne peut pas le « claquer » et se faire plaisir ?...

Un jour, mon fils Olivier m'a appelé. En prévision de son anniversaire au mois de mai, je lui ai annoncé que cette année il allait bénéficier d'un chèque conséquent, due à cette impossibilité à dépenser.

Aussi, avec un humour que je partage avec lui, il me répond tout de go : « Merci Papa, et j'espère que le confinement va encore durer longtemps ! »...

C'est bien Fils, tu me ressembles ! tu cultives le même humour que moi !

Pendant ces sorties « chronométrées » de l'après - midi, j'ai été surpris de constater que la nature avait explosé et que les jardins et pelouses s'étaient parés de fleurs multicolores et qu'un doux parfum flottait dans l'air ; Le confinement ayant tout simplement occulté cette renaissance, alors que les hommes sont condamnés à vivre cloîtrés avec la mort omniprésente qui occupe journaux et médias...

Les jours se suivent et se ressemblent ; on s'emmerde mais on arrive à s'y habituer. S'emmerder, c'est moins fatigant que de bosser...

Les cheveux poussent, les coiffeurs sont aussi confinés... Quelle tête dans le miroir !

Je n'ai jamais eu de sentiment de révolte ; je suis devenu fataliste.

Qu'en sera-t-il après cette parenthèse, qui a paralysé tout le pays et qui a porté dans beaucoup de familles le deuil et la douleur ?

Il faut espérer un sursaut et que toute cette générosité, dont les Français ont fait preuve, ne reste pas un épisode isolé mais soit la première marche vers un avenir plus fraternel et plus égalitaire.

Voilà que depuis quelques jours, un autre intrus s'est mêlé de la partie : un zona s'affiche sur mon front...

Mais lui au moins, je le vois quand je me regarde dans la glace, il ose se montrer ; pas comme l'autre saloperie si sournoise...

Finalement, je l'ai échappé belle ; j'ai rapidement retrouvé ma forme physique et le moral retrouvé me permet d'envisager l'avenir avec sérénité.

J.J. P.

30 avril 2020